

LES SOURIS

LÉGENDE ALLEMANDE

De tous les fleuves de l'Europe, le Rhin, s'il n'est pas le plus considérable, est certainement le plus célèbre. Prenant sa source dans un palais de cristal, véritable grotte des fées, il présente dans son cours les trois phases de la vie humaine ; turbulent et colère comme l'enfant, il hondit et écume dès ses premiers pas entre les rochers et s'élançe avec une joie bruyante de cascade en cascade : plus tard, de torrent devenu fleuve, il s'apaise et se calme en s'éloignant de son berceau ; puis, sans perdre de sa majesté à mesure qu'il approche de la mer, ce vaste tombeau de tous les fleuves, il se ralentit en s'affaiblissant graduellement, comme un vieillard qui se courbe, et finit par se traîner en murmurant à travers les sables dorés dans lesquels il disparaît peu à peu.

De Mayence à Cologne le Rhin coule dans la plénitude de sa force et de sa gloire. Les poètes allemands lui ont décerné le titre de roi des fleuves ; il le mérite dans cette partie de son parcours. Ses eaux fauves et profondes, tantôt s'épandent comme une mer entre de plantureuses prairies, tantôt roulent majestueuses entre une double ceinture de rochers à pic couronnés de ruines pittoresques, ou bien, encadrées de vertes collines mollement étagées, réfléchissent, comme un miroir magique, des villes aux merveilleux clochers, de retoutables forteresses cincturées d'épaisses murailles, d'antiques forêts dans lesquelles la faucille d'or des druides coupa le gey sacré, ou des villes endormies au penchant gazonné des coteaux sous des massifs de fleurs et de verdure.

Sur ces bords poétiques, les légendes s'épanouissent de toutes parts, gracieuses ou terribles, sombres ou touchantes, chrétiennes ou païennes, réelles ou fantastiques. Les ruines et les monuments, qui sont l'œuvre de l'homme, y ont les leurs tout aussi bien que les animaux, les plantes et les rochers, qui sont l'œuvre de la main de Dieu.

Pour en cueillir un bouquet, il n'y a qu'à étendre la main ; si le bouquet ne suffit pas, rien n'empêche d'en former une gerbe.

Peut-être un jour choisirai-je quelques pierres précieuses dans cet incomparable écriu qu'on appelle les bords du Rhin, pour en composer une parure ; aujourd'hui je n'en prendrai qu'une seule, la légende des souris, petite perle dont m'a fait cadeau un vieux batelier, qui ne se doutait guère de la valeur de son présent et du prix que j'y attachais.

A coup sûr, à en juger par le titre, cette légende ne peut être qu'une fable parfumée et fleurie.

Comment pourrait-il en être autrement, pour un récit dont les héros sont ces petits animaux si alertes, si éveillés, mais si faibles et si timides.

Chose étrange, presque toutes les légendes dans lesquelles la souris ou le rat ont joué un rôle sont, au contraire, sombres et dramatiques.

Au moyen âge, le rat est presque toujours le symbole de l'esprit du mal, non pas en France et en Allemagne seulement, mais partout.

Lorsqu'Noé eut, dit un vieux chroniqueur, enfermé dans son arche, œuvre de cent années de rudes labours, une paire de chacun des animaux que la fureur des flots déchainés devait épargner, le rat, en rongant sournoisement le plancher de cèdre, mit tout l'équipage en danger. Ce jour-là, ajoute le conteur, ce fut la couleur qui sauva l'espérance du monde en bouchant le trou avec sa tête qui, depuis, a conservé la forme cylindrique d'un bouchon.

Tel fut un des premiers méfaits du rat.

Un des premiers seulement, car auparavant, alors même que la terre était encore contenue en germe dans un œuf, sous la garde du puissant Vichnou, le rat qui, s'il en faut croire les Indiens, existait avant la création, fut surpris par le dieu au moment où, avec ses dents, il se préparait à briser l'enveloppe pour dévorer cet œuf, d'où est sortie l'humanité.

Ne pouvant détruire les hommes à l'état de germe, ni les noyer, alors qu'ils étaient réduits à une seule famille enfermée dans l'arche, les rats ne se tinrent pas pour battus.

Olaüs Magnus, dans sa mer des histoires, nous apprend que, sous le roi Regnardus, la Norwège se vit subitement envahie par une armée innombrable de souris auxquelles il fallut livrer des combats sanglants, combats dans l'un desquels le vaillant Regnardus eut l'œil droit crevé par une "sagette (petite flèche) très-subtilement jetée par une sorcière combattant comme un vaillant peut faire."

En Hollande, les vieilles femmes content encore aujourd'hui aux enfants épouvantés la merveilleuse histoire du musicien des rats dont un dimanche, pendant que les habitants d'Amsterdam étaient à la messe la flûte enchantée, entraîna à travers une montagne tous les enfants de la ville jusqu'à un lac où ils furent engloutis jusqu'au dernier.

La légende des souris, telle que me la conta mon batelier, en passant au pied d'un îlot isolé au milieu du Rhin et si petit qu'il semble ne surgir du sein des eaux que pour servir de piédestal à une tour solitaire, couronnée de créneaux et percée d'étroites embrasures, ne le cède en rien, pour le dramatique, à tous ces autres récits.

L'îlot est noir et bas, cerclé de blanche écume par les flots courroucés ; la tour est fauve et menaçante, d'énormes grilles se cramponnent aux longues embrasures comme pour en défendre l'accès ; le jour, on n'entend autour de la Mausenthurm que le bruit du fleuve irrité ; la nuit, les hiboux, seuls habitants de la tour, poussent leurs cris lugubres qui ressemblent à des sanglots et, chaque soir, les chauves souris s'échappant des fissures moussues, décrivent autour des oréneaux les zigzags heurtés de leur vol funèbre.

Il y a neuf siècles sonnés qu'aucun pied humain ne s'est posé sur le seuil de la tour maudite, neuf siècles qu'aucun drapeau n'a flotté à la hampe de fer tordue par l'ouragan sur sa plate-forme, neuf siècles que l'anathème pèse sur la Mausenthurm, murée par les hommes et portant au flanc une cicatrice noire faite par le feu du ciel.

Or, voici la légende :

On était alors vers la fin du Xe siècle, Charlemagne était descendu tout entier dans son tombeau d'Aix-la-Chapelle ; du puissant empereur qui avait rêvé l'empire du monde, il ne restait que quelques ossements ; de sa race, que Louis le Fainéant qui mourait sans enfants ; de son manteau de pourpre, que des lambeaux disputés par d'obscurs et féroces compétiteurs.

L'empire d'Occident n'était même plus un nom.

Des barbares, sortis des déserts brûlants de l'Afrique, avaient planté sur la terre espagnole l'étendard du croissant.

D'autres barbares, partis des montagnes de la Scandinavie, entamaient la France et remontaient dans leurs barques jusque sous les murs de Paris.

Les Hongrois s'étaient partagé l'Italie.

Othon III possédait l'Allemagne.

La Bohême, la Saxe, la Lorraine, les deux Bourgogne, l'Espagne ou plutôt la Navarre et l'Italie formaient autant d'états aux frontières flottantes, tour à tour élargies ou ressées par la fortune des armes.

Chaque capitaine, devenu, de par le droit du plus fort, chef de brigands, prince ou roi, se taillait à grands coups d'épée un domaine, une principauté ou un royaume.

Le droit avait fait place à la force, l'équité à l'or et au fer.

Les faibles, étant obligés de se donner un protecteur, se groupaient autour des capitaines les plus redoutés ; les villages s'abritaient sous les châteaux comme sous un bouclier ; la féodalité naissait de toute part.

En quelques années le sol s'était couvert de forteresses haut perchées sur les rochers, d'où les chefs, toujours armés, dominaient la campagne que, du haut de leurs aires, ils sondaient de leurs regards d'aigle, prêts à fondre sur une proie ou à s'entredéchirer pour sa possession.

Car ces aires étaient trop rapprochées pour ne pas amener de fréquents combats entre leurs possesseurs.

Les paysans s'étaient soumis aux seigneurs pour ne pas être dévorés par eux ; les capitaines les moins puissants se virent obligés de se sou-

mettre à de plus forts qu'eux pour éviter d'être dévorés à leur tour, et, naturellement, il se forma des étages de puissance dans la féodalité, et il en résultait une sorte d'association mutuelle contre les excès de la tyrannie et de la violence.

En ce temps, vivait un certain Otto von Schwarz Rheindorf Dunkelderbrunnen ; il avait en taille six fois la longueur du pied de Charlemagne, les cheveux rouges, la barbe rouge, les yeux rouges, le cou épais et court, les épaules carrées, les poings énormes, une force prodigieuse et une voix dont les éclats ressemblaient aux beuglements d'un taureau.

L'époque convenait à un tel homme, l'homme à une telle époque.

Buveur, blasphémateur, joueur, batailleur, dissolu, avare et prodigue, il possédait assez de vices pour mériter cent fois la corde ; sans eux il serait resté un pauvre serf obscur ; il s'en fit un marchepied pour arriver à la fortune, aux honneurs et aux dignités.

Échappé à dix ans à peine du monastère de Rosenthal où son père, esclave saxon, remplissait les humbles fonctions de porcher, il avait pendant huit ans parcouru l'Allemagne en compagnie d'une troupe de coupeurs de bourses bohémien, puis s'était fait brigand et, grâce à ses exploits, de simple voleur il s'était rapidement élevé au grade de capitaine.

Les bons moines l'appelaient Pacôme, les bohémien Sigismondus, les brigands, ses camarades, Conrad le Noir ; devenu chef, il se donna un nom proportionné à sa taille, celui d'Otto von Schwarz Rheindorf Dunkelderbrunnen.

Quelque difficile qu'un pareil nom dût être, à prononcer ou même à se rappeler, il fut bientôt connu sur les deux rives du Rhin, depuis Mayence jusqu'à Coblenz, et les petits seigneurs rivaux ne dédaignèrent pas de contracter des alliances avec Otto et de soudoyer son épée.

Le brigand n'eut garde de refuser ; il se vendit le plus cher possible à tous les partis successivement, aux simples seigneurs d'abord, puis aux principicules, puis aux princes, puis enfin aux rois.

Sa fortune fit boue de neige. A trente ans, le fils du porcher dinait à la table d'un roi véritable, qui, craignant que son redoutable auxiliaire ne se retournât contre lui, comme il avait fait maintes fois à l'égard de ses autres alliés, résolut de se l'attacher par des bienfaits, et jura, après boire, qu'il lui accorderait sa première demande.

Otto prit deux jours pour réfléchir et réunit ses conseillers.

On les réunit encore aujourd'hui pour des questions moins importantes.

Le roi avait une fille unique, le second capitaine fut d'avis que c'était elle qu'il fallait demander.

Otto fit la grimace.

—Le roi est jeune encore, dit-il, et il est toujours facile de se débarrasser d'un gendre.

—Demande une tonne d'or, nous partagerons, fit le premier lieutenant.

—Demandes-en deux, s'écria le second, il y en aura davantage.

—Demandes-en trois, ajouta un troisième.

Ils comptèrent ainsi jusqu'à dix.

—Voici des gaillards qui m'ont l'air de songer à eux plus qu'à moi, pensa Otto.

On prétend que les conseillers des têtes couronnées ont conservé cette mauvaise habitude ; évidemment c'est une calomnie, ils ne travaillent que pour le bien de l'Etat, nous le savons parfaitement.

A la dixième tonne, Otto fit une croix, remercia ses conseillers, et promit d'agir suivant leur avis, en les priant de lui garder le secret.

La journée n'était pas finie que le roi savait de chaque conseiller ce qui s'était passé.

—Le capitaine te demandera dix tonnes d'or, n'en donne que neuf, je te soutiendrai, et nous partagerons la dixième, lui avait dit le premier conseiller.

—N'en donne que huit, avait, un moment après, dit un second chef, la neuvième sera pour toi, et je ne prendrai que la dixième pour prix de mon affection pour toi.

(A continuer).